

INDREK HARGLA

LE SPECTRE DE LA RUE DU PUIITS



Gaïa
polar

Extrait de la publication

INDREK HARGLA

LE SPECTRE DE LA RUE DU PUIITS

Traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

Tallinn, 1419.

L'un des plus riches marchands de la ville, messire Bruys, vient de mourir. Lorsque le bailli surgit dans sa boutique, Melchior l'apothicaire imagine qu'il vient colporter les ragots : ceux-ci ne manquent pas sur messire Bruys, mécène du futur monastère, le troisième de la ville... Que nenni !

Une autre mort bien plus mystérieuse requiert toutes les attentions : le gardien de la tour Quad Dack a été découvert au pied des remparts, le visage empli de terreur comme s'il avait vu un spectre. Quelques mois plus tôt, ce fut aussi le cas d'une prostituée du Couvent Rouge, retrouvée noyée dans le puits.

À deux pas de là, se dresse une maison hantée. Une vieille légende veut qu'une femme adultère et un jeune moine y furent emmurés vivants par un mari jaloux. Une légende, vraiment ?

Entre deux chopes de bière aux herbes, Melchior arpente les cimetières et les forêts avoisinantes pour démêler la vérité. En des temps où l'art de la médecine avait encore pour face cachée la magie noire, la Vieille Ville se révèle le lieu de luttes secrètes entre guildes, ordres religieux et chevaliers teutoniques.

Indrek Hargla est né en 1970 à Tallinn, en Estonie. Passionné de romans policiers et d'histoire médiévale, il a été sélectionné pour le grand prix de littérature de l'Assemblée Baltique en 2011, et a reçu le prix de la Fondation estonienne pour la culture, ainsi que le prix Eduard Vilde en 2012, pour *L'énigme de Saint-Olav* (Gaïa, 2013).

« Dans l'univers en expansion du polar nordique, voici l'Estonie médiévale. Dépaysement assuré. »

Dernières Nouvelles d'Alsace

Une enquête de Melchior l'Apothicaire.

Le spectre de la rue du puits

du même auteur
chez le même éditeur

L'énigme de Saint-Olav (2013)

Ouvrage traduit avec l'aide du Centre National du Livre, Paris,
de la Fondation Truucta, Tallinn, et du ministère de la Culture
estonien.

Indrek Hargla

Le spectre de la rue du puits

traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Rataskaevu viirastus

Illustration de couverture :
© Dave Wall / Arcangel Images

© Indrek Hargla, 2010
© Gaïa Éditions, 2014, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-408-7

Avant-propos

Tallinn, anno Domini 1419

En l'an de grâce 1419, la Livonie connaissait une relative accalmie. Les Frères Vitaliens avaient été chassés de la mer Baltique, même si le commerce au long cours comportait toujours des périls, les commandants de forteresses et les vassaux voisins des rivages ayant conservé l'habitude de piller les navires aux abords des hauts-fonds côtiers. Les villes échangeaient des missives, exigeant que les pirates soient châtiés et les marchandises restituées. Les deux années précédentes, la Livonie avait été frappée par la famine, car la sécheresse estivale avait ruiné les récoltes. Du coup, les paysans venaient plus nombreux que par le passé chercher travail et subsistance à l'abri des villes fortifiées. Les années de famine allaient encore ponctuer la décennie à venir – la faim était pour l'homme du moyen âge l'un des périls les plus graves et les plus fréquents.

À Tallinn, en 1419, la grande vague de construction était un peu retombée, mais l'agrandissement des églises et la modernisation des fortifications se poursuivaient sans relâche. Les dernières années avaient vu l'achèvement de la grande et superbe demeure de la Grande Guilde, symbole de la puissance et de l'importance des marchands. Des travaux considérables avaient été lancés à l'église Saint-Nicolas, avec la construction, sur son extrémité orientale, d'un nouveau chœur et d'une nouvelle nef. Peu de temps après, c'était les dominicains qui avaient entamé à leur tour l'agrandissement de l'église Sainte-Catherine. Les remparts de la ville, qu'il fallait, pour répondre aux progrès des armes à feu, épaissir et rehausser en permanence, devaient maintenant être renforcés dans la zone du monastère Saint-Michel. Là où le territoire de la ville et celui de l'Ordre se touchaient, à Pirita, que l'on appelait à cette époque la vallée de Marie ou Mariendal, la construction du monastère Sainte-Brigitte s'était enfin mise en route en 1417. Il avait cependant fallu que le grand maître de l'Ordre livonien s'en mêle pour que la ville accepte de laisser

extraire des pierres de ses carrières de calcaire, à Lasnamäe. Les premières bâtisses étaient sorties de terre à Piritä dès 1400, et la fondation du monastère était souhaitée par l'Ordre, les vassaux, les Suédois locaux et plusieurs marchands de Tallinn et de Toompea, mais le Conseil de la ville était réticent. Apaiser les oppositions et mener les tractations prit ainsi près de vingt ans. Un des neuf citoyens de la ville à avoir réclamé la construction du couvent était un certain Laurentz Bruys, « un marchand pieux et accablé de malheurs », qui mourut toutefois juste au moment où commençaient les travaux les plus importants.

La branche prussienne de l'ordre Teutonique, la Pologne et la Lituanie ne cessaient de se quereller pour des questions territoriales. Après la déroute de Tannenberg, l'influence de l'Ordre avait considérablement diminué. Au cours de l'année 1419 se poursuivirent les âpres négociations sur le traité de paix de Thorn (Toruń), qui n'avaient encore abouti à rien, bien que la question ait été discutée devant le légat du pape et le concile de Constance. Mais la paix devait se montrer fugace dans l'État teutonique, car, dès 1419, la guerre hussite éclatait à deux pas de sa frontière, suivie en 1422 d'un nouveau conflit avec la Pologne-Lituanie. On ne sait pas avec certitude si Tallinn dépêcha ses propres soldats. En 1348 déjà, le grand maître de Livonie avait octroyé à la ville un privilège, aux termes duquel elle n'était pas tenue de se battre contre les Lituaniens ni contre les Russes, mais qui ne valait pas dispense dans le cas d'une guerre contre la Pologne. Ce dont on est sûr, c'est qu'au cours d'une guerre ultérieure – elles étaient fréquentes entre la Pologne et l'Ordre –, Tallinn envoya sur le champ de bataille... ses musiciens ! La branche livonienne de l'Ordre s'efforçait de gagner une plus grande indépendance et se désintéressait de plus en plus des conflits qui se déroulaient dans le sud. Le roi de Scandinavie Erik de Poméranie forma avec la Pologne une alliance contre l'Ordre durant l'été 1419, mais l'intervention de l'empereur Sigismond empêcha celle-ci de se concrétiser. Sigismond ne voulait pas du projet de liquidation de l'État teutonique : selon les plans envisagés, l'Estonie aurait dû passer sous domination de la couronne danoise. En février 1419, l'archevêque de Riga invita pour la première fois à la diète de Livonie les représentants des villes, et à compter de cette occasion, les représentants de Tallinn prirent part à ces conseils.

Au mois de mars 1419, nous lisons dans les registres de Tallinn une entrée où est signalé le décès, près de la digue du port, d'un certain Gils de Wredte, qui « peignait les murs au Saint-Esprit » ; s'ensuit un commentaire énigmatique, que l'on pourrait traduire du moyen bas allemand par « qui a vu un spectre ».

Ce roman s'inspire également d'une lettre du Conseil de Tallinn, datant de 1404 et retrouvée récemment dans les archives municipales de Magdebourg. Le Conseil met en garde ses homologues de Magdebourg contre un citoyen de Tallinn nommé Untherrainer, accusé d'avoir tué plusieurs personnes et qui « frappe avec un fouet ». Le Conseil de Tallinn recommande de le pendre. Y a-t-il là un rapport avec le Cristian Untherrainer exécuté comme hérétique en 1413 à Fürstenwald, la question n'est pas élucidée à ce jour.

La rue du Puits semble avoir eu de longue date mauvaise réputation. L'historien germano-balte Johannes von Werensdorff écrivait en 1876 que l'on connaissait depuis le moyen âge une demeure dans les caves de laquelle plusieurs femmes avaient été emmurées vivantes. Werensdorff ne cite pas ses sources et ne fait peut-être que rapporter des légendes. Une des plus répandues, touchant la rue du Puits, parle d'une maison où le diable avait coutume de célébrer des noces et de danser, et qui serait hantée depuis ce temps-là. Plus récente, une autre légende mentionne un mauvais esprit vivant dans le puits, qui inondait la ville quand on ne lui offrait pas de sacrifice.

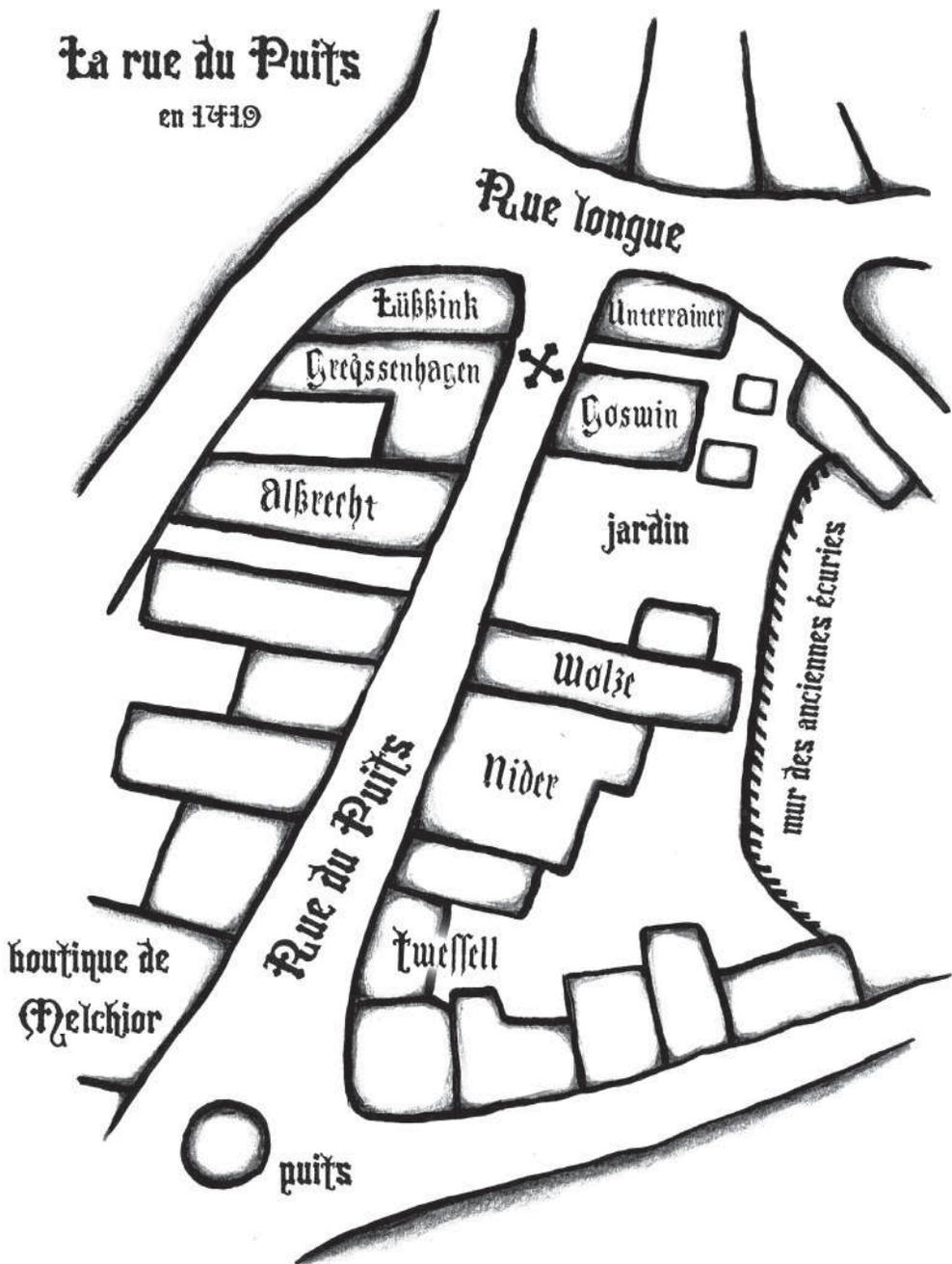
La mentalité médiévale différait grandement de celle d'aujourd'hui, peut-être parce qu'alors l'âme de l'homme était jeune et encore instable. À l'époque, on aimait Dieu plus fort et on haïssait plus fort son ennemi. Les gens pouvaient être la proie d'inexplicables crises d'hystérie collective, tels les flagellants qui processionnaient en se fouettant, habités par une extase religieuse et sexuelle qui les rendait à demi inconscients, et persuadés qu'ils sauvaient le monde. Par ailleurs, au cours de la croisade des enfants, des milliers de jeunes gens moururent d'épuisement et de faim.

Dans les villes hanséatiques, la vie se déroulait selon un rythme bien défini. Le calendrier catholique reflète une vie économique rationnelle et dictée par la nature. D'avril à octobre environ, la mer Baltique était navigable, et, de fait, le gros des opérations

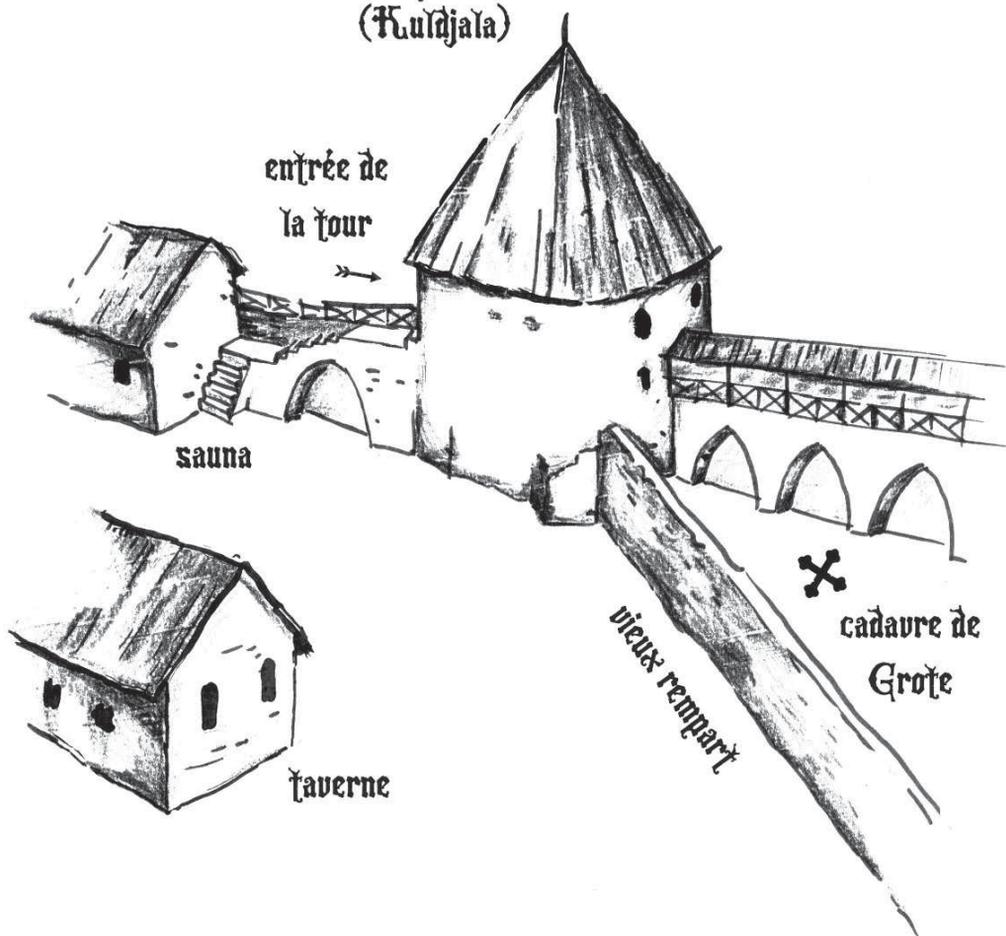
commerciales se déroulait pendant l'été, tandis que la population était moins accaparée par les obligations religieuses. Les fêtes liturgiques et les longues périodes de jeûne étaient concentrées au début de l'année, précisément au moment où les réserves de nourriture commençaient à se gâter ou à s'épuiser. Le jeûne de quarante jours avant Pâques incitait les gens à la retenue et à l'économie, à faire le point sur les ressources dont ils disposaient et à éviter le gaspillage. En hiver et au début du printemps, on était plus à même de se préoccuper de son âme, et c'était ce que l'Église prescrivait. Quand le printemps finissait, la ville s'éveillait de sa piété et entamait les travaux qui devaient apporter le pain sur la table et permettre d'affronter l'hiver suivant.

La rue du Puits

en 1419



Four Quad Dack
(Kuldjala)



La cour du
couvent des sœurs

1419

*Tour Quad Dack, près du couvent des cisterciennes
2 août, tard dans la soirée*

La Mort avait l'odeur douceâtre de la corruption, de la pourriture, l'odeur de ce qui était vieux et moisi. La Mort avait l'odeur d'un chien crevé qu'on aurait roulé dans une pâte au levain, et elle était proche ; elle salua Tobias Grote, tendre, accueillante, attirante même.

Ils s'étaient déjà rencontrés, à bien des reprises. Tobias Grote était un soldat, et il supposait qu'au moins neuf hommes et une femme étaient morts de sa main. Mais cette Mort, celle qui l'appelait maintenant auprès d'elle, était... injuste. En vérité, il ne lui semblait pas qu'il dût déjà mourir, pas à cause de ce spectre, pas de cette façon. Il vit s'approcher de lui une forme blanche, comme revêtue d'un suaire, et il sentit son odeur de moisissure, un relent douceâtre de pourriture, puis il éprouva une douleur intense, trop intense pour qu'un homme pût la supporter.

Peut-être pouvait-on vraiment mourir de douleur, pensa alors Tobias Grote, le commandant de la tour Quad Dack. Peut-être la douleur était-elle précisément ce qui tuait un homme, quand elle était si forte que ni le corps ni l'âme ne pouvaient plus la supporter, quand il était plus facile de se rendre, plus facile de mourir.

Et après ? Qu'est-ce qui vient après ? Est-ce que je saurai alors si tout ce qu'on raconte à l'église est vraiment la vérité ? Est-ce que le Sauveur m'attend, est-ce qu'il va m'expliquer pourquoi il m'a envoyé ce spectre puant, pourquoi il m'a choisi pour être conduit au Royaume des Cieux par cette apparition, qui a pourtant été un jour une créature humaine ?

Oui, Grote était sûr que celui qui avait été choisi pour être son ange de la mort avait jadis été un être de chair et d'os, et il ne comprenait pas du tout pourquoi on le châtiât ainsi à l'instant suprême, en lui envoyant cette créature précise. Le spectre lui

était apparu la veille pour la première fois et avait cherché à lui annoncer quelque chose – mais quoi ? Sur le coup il n'avait pas saisi, mais maintenant il comprenait, en cet instant ultime qui lui paraissait si long, et en même temps si bref. Maintenant il comprenait. Le spectre était venu le chercher, venu l'avertir que son heure était arrivée. Montant du fond de sa mémoire, une vieille strophe prit alors corps dans l'esprit de Grote, et il pensa à ses frères qui devaient l'attendre dans la mort, ses frères cadets qui avaient tous les trois péri en mer, pendant la guerre.

*Viens, mort cruelle, tourne autour de moi,
Annonce à mes frères que je suis en chemin,
qu'ils m'attendent dans le silence glacé,
et que pleurent ceux qui demeurent en vie.*

Il ne savait plus où et quand il avait entendu cette strophe, à l'auberge, à l'église, à l'armée ou ailleurs, et cela ne semblait guère important. La seule chose qui l'intriguait, la seule pensée qui flottait dans son esprit, tandis qu'en proie à une douleur inhumaine il attendait d'exhaler son dernier soupir, c'était une question : pourquoi était-ce ce spectre, pourquoi était-ce cette apparition empestant la pourriture qui était venue le chercher, et non ses frères, son père, ou sa mère ?

C'était la veille, oui, la veille même, que cette vision surgie d'entre les morts lui était apparue une première fois de manière fugitive, avant de disparaître et de laisser le commandant de la tour interdit et perplexe. Tobias Grote n'avait pas encore cinquante ans ; grâce à Dieu, sa santé était bonne, même si les blessures reçues jadis au combat le faisaient souffrir quand le temps était maussade et s'il était à moitié aveugle de l'œil gauche. Malgré cela, c'était un homme fort et massif, assez costaud pour manier la hache de guerre, qui avait appris à armer une arquebuse et à tirer, un homme qui savait aussi ce qu'était la fidélité et ce que signifiait un serment : il avait prêté serment de fidélité à la ville de Tallinn, et ce n'était pas une mince fierté, pour ce fils de tailleur originaire des environs de Travemünde, que de commander aujourd'hui une tour sur les remparts de l'une des plus formidables citadelles de l'ordre Teutonique. Et pas une tour quelconque, de moindre importance, mais l'une des plus grandes et des plus puissantes, située presque au pied de la forteresse de l'Ordre et défendant la ville et les religieuses.

Tobias Grote avait débarqué à Tallinn plus de vingt ans auparavant, alors qu'il était soldat sur un navire de Lübeck ; il y avait trouvé sa femme et il n'était pas reparti. Chaque soldat possédait à bord quelques marchandises en propre, qui lui permettaient de gagner un peu d'argent et constituaient en même temps une incitation supplémentaire à se battre contre les pirates. Au fil des années, Grote s'était constitué grâce à ce commerce un petit pécule, qu'il avait pris avec lui lorsqu'il avait décidé de mettre sa fidélité et sa bravoure au service de Tallinn. Servant au sein des gardes de la ville, il s'était fait remarquer par sa valeur, au point d'être pour finir nommé commandant de la tour que l'on appelait Quad Dack, à proximité du couvent des sœurs, et d'accéder ainsi à une charge qui lui garantissait une subsistance régulière et sûre. Sa femme était déjà morte et ses deux fils parcouraient les mers, transportant des marchandises et, au besoin, maniant aussi l'épée. La tour qu'il commandait s'appelait auparavant Hunemann, du nom du conseiller qui l'avait édifiée, mais après des travaux pour la rehausser son toit s'était mis à fuir, et les religieuses n'avaient pas accordé à sa remise en état le soin qu'il aurait fallu, c'est pourquoi le nom de Quad Dack, « la tour au toit pourri », lui était resté.

Grote se considérait comme un homme pieux, pour autant que cela fût possible dans la fonction qu'il occupait. Il faisait des dons à la guilde du Saint-Sacrement dans la mesure de ses moyens, et il allait consciencieusement écouter le prêche chez les sœurs dès qu'il était destiné aux habitants de la ville. Il effectuait aussi de temps à autre, gratuitement, quelques travaux pour le monastère, fendait du bois, réparait telle ou telle chose ici et là ; auprès des compagnies de gardes qu'entretenaient les guildes ou la ville, il montrait aux jeunes recrues comment manier la hache pour fendre en deux les ennemis, ou comment mieux défendre le monastère en cas d'attaque de la ville. La tour Quad Dack dressait ses trois étages sur les terres des sœurs, et elle faisait corps avec l'ancien rempart, qui bordait le couvent. L'entrée de la tour se situait à l'étage intermédiaire, auquel on accédait par un escalier partant de la cour du couvent ; entre l'ancien et le nouveau rempart de la ville, un terrain caillouteux s'étendait jusqu'à la tour Louenschede et, au-delà, jusqu'aux écuries. La tour Quad Dack et cette étroite bande de terre étaient toutes

deux placées sous le commandement de Tobias Grote, à qui incombait leur défense en cas d'agression. Celui-ci estimait s'être correctement acquitté de ce travail, sans jamais offenser le moindre saint, et en menant toute une vie de bon chrétien : dans ses derniers instants, le trépas qui lui était réservé lui apparaissait comme une injustice.

La veille, tard le soir, alors qu'il sortait de la taverne des sœurs et regagnait sa demeure, une petite maison donnant sur une courrette au coin de la rue Large, un spectre semblant sorti de l'autre monde, une ombre qui avait dû être jadis une créature vivante, avait fait irruption devant lui, débouchant de la rue du Puits, avait tendu la main vers lui et avait essayé de dire quelque chose, de proférer une exhortation, une mise en garde ou quelque blasphème. Grote n'avait vu l'apparition que quelques instants, à la lueur de sa torche, et il s'était figé comme une statue de sel sous l'effet de la frayeur ; puis des ombres indistinctes avaient englouti le fantôme sur place, ou l'avaient reconduit au royaume des trépassés. Grote était resté à prier devant la porte de chez lui, se demandant s'il avait forcé sur la bière épicée des moniales ou s'il s'était vraiment trouvé face à une vision surgie du monde des morts. Mais il était sûr d'une chose : ce qu'il avait vu était réel, il ne s'agissait pas d'un rêve, car il allait deux ou trois fois par semaine boire de la bière à la taverne des sœurs, et au cours de sa vie il s'était sans doute soulé des milliers de fois, mais il n'avait encore jamais vu de démons. Non, sans le moindre doute, il n'avait pas été assez ivre, la veille, pour voir des choses qui n'existaient pas, et il fallait donc que ce soit un spectre authentique ; telle était la conclusion à laquelle il était arrivé.

Le lendemain matin, lorsqu'il l'avait raconté prudemment à sa domestique, tout cela lui paraissait encore plus certain, et le spectre était plus clairement présent dans son esprit que bien des choses familières et ordinaires. Puis Grote s'était dirigé vers la boutique de l'apothicaire, Melchior, cet homme astucieux qui avait toujours une bonne liqueur à proposer pour faire passer les excès de bière, après quoi il avait suivi le conseil de sa servante et s'était rendu chez les dominicains, parce qu'on disait que le frère Hinricus savait tout ce qu'il était possible de savoir sur les esprits maléfiques et était même, au besoin, capable de les repousser.

Pourtant, Grote n'avait pas su, n'avait pas *réussi* à expliquer clairement à Hinricus quel tracas l'amenait, et pour finir, le dominicain – qui était comme toujours très occupé – avait suggéré que si le commandant de la tour buvait un petit peu moins de bière et de liqueur d'apothicaire, il verrait moins de démons, et qu'un bon dégrassage à l'étuve les chasserait peut-être à tout jamais de son esprit.

Mais la mort n'en était pas moins venue le trouver, à l'heure des esprits, tandis que Grote, dans sa tour, venait de rafraîchir à la bière sa tête bourdonnante et qu'il commençait déjà à se dire que l'apparition de la veille n'avait peut-être été, somme toute, qu'une illusion. C'est alors qu'il avait entendu appeler son nom à voix basse.

Toute la journée, un déluge s'était abattu sur Tallinn, la pluie qu'attendaient les habitants de la ville et qui avait débarrassé les rues des excréments ; puis, quand le soir commençait à descendre, le vent était tombé et de la brume s'était formée. C'est dans cette brume que le commandant s'était enfoncé, sortant de la tour à l'étage pour emprunter le chemin de ronde en bois qui surmontait les niches voûtées... Ensuite, il ne savait plus ; ensuite, il était tombé.

Il gisait maintenant au sol, sur le terrain qui s'étendait entre le couvent et le rempart, à l'endroit même où il était tombé. Il n'avait plus un os, plus un membre intacts, son corps n'était plus que souffrance, et à travers la brume il voyait s'approcher de lui le spectre vêtu de blanc. Il sentit une odeur pestilentielle de décomposition et de moisi. Le spectre s'approchait, et une chaude lumière les baigna soudain tous deux.

Il vit le visage de l'apparition se pencher vers lui dans la lumière : il aurait voulu crier, parce que ce qu'il voyait...

Cela était impossible, inconcevable, insensé !

Il ne voulait pas y croire, mais il savait pourtant que c'était sa propre mort qu'il regardait. Le spectre lui avait maintenant fait savoir qui il était, ou ce qu'il était en réalité, et la mort lui semblait d'autant plus injuste, d'autant plus insensée.

À l'instant suprême, il pensa à ses fils, et il pria Dieu pour que leur mort soit moins cruelle.

Rue du Puits
La boutique de Melchior
3 août, le matin

La journée de Melchior Wakenstede, apothicaire à Tallinn, débuta et se conclut sous le signe de la mort. Pour un beau jour ensoleillé du mois d'août, c'en était trop. Il mourait certes des gens chaque jour, et quel que soit le temps, mais c'était tout de même trop pour une seule journée, surtout quand deux des trois décès concernaient des personnes que l'on avait bien connues et dont la perte vous causait beaucoup de chagrin.

La journée avait commencé ainsi : le matin, Melchior, assis sur le seuil de sa boutique, avait salué jovialement les passants, les invitant à entrer et à venir s'adoucir la bouche ou déguster une gorgée de sa liqueur d'apothicaire. C'était ce qu'il avait fait pendant la plus grande partie de sa vie, et – plaise à Dieu – il entendait passer pareillement le restant de ses jours. À quarante ans, il s'estimait aussi nécessaire à la ville de Tallinn que celle-ci l'était à lui-même. C'était un âge où l'on commençait déjà à regarder en arrière et à savoir si l'on avait réussi à faire de son existence quelque chose d'agréable à Dieu ; Melchior estimait que c'était bien le cas. Depuis la mort de son père – à l'époque, Melchior avait à peine fini ses années d'apprentissage –, il avait tenu commerce d'apothicaire à Tallinn, rue du Puits, suivant avec soin et zèle l'enseignement de son père et se conformant aux décisions du Conseil et du docteur de la ville. Depuis des décennies, il préparait des remèdes et soulageait les maux des citadins ; comme il se devait, il leur confectionnait aussi des confiseries et vendait toutes sortes de breuvages enivrants, parmi lesquels sa liqueur d'apothicaire, à la fois forte et douce, lui procurait une fierté particulière. Selon les possibilités qui se présentaient, Melchior vendait aussi d'autres articles, à commencer par de l'encre pour finir avec des intestins de loup marinés ou une essence amère distillée à partir de restes humains momifiés.

Même s'il lui arrivait parfois de se dire que les panacées de ce genre ne soulageaient pas toujours les malades, leur commerce l'aidait à maintenir sa réputation d'apothicaire compétent et lui garantissait le respect général. En homme instruit, l'apothicaire était à moitié marchand et à moitié savant, et les conseils qu'on venait souvent lui demander n'étaient pas toujours en rapport avec des membres douloureux.

Melchior avait entendu les gens dire de lui que c'était un homme pénétrant, rusé et astucieux, quelqu'un qui avait l'œil et qui savait voir ce que les autres ne soupçonnaient pas. Ces bruits venaient sûrement des occasions répétées où il avait accusé quelqu'un, devant le Conseil, d'avoir commis un assassinat, et où le Conseil avait, par la suite, reconnu la culpabilité de l'homme ou de la femme en question. Il ne se regardait pas lui-même comme un dénonciateur, mais peut-être voyait-il, plus que d'autres, la ville de Tallinn comme un être vivant. Et pour que la ville soit florissante, pour qu'il y fasse bon vivre, il ne fallait pas permettre au moindre abcès d'y gonfler. Les gens qui s'attribuaient le droit de tuer leur prochain, secrètement, subrepticement, pour ensuite feindre l'innocence, ceux-là n'avaient pas droit de cité. Si quelqu'un tuait une fois, on pouvait être sûr qu'il recommencerait. À force, cela lui paraîtrait facile, commode, sa crainte de Dieu ne serait qu'hypocrisie et, pire que tout, tuer deviendrait une habitude. Melchior redoutait une ville dans laquelle rôderait un meurtrier impuni, et tous ceux qu'il avait accusés avaient tué, par avidité, cruauté, avarice : ils s'étaient arrogé le privilège divin de décider de la vie et de la mort des hommes.

La ville regroupait à l'abri de ses remparts des gens qui voulaient vivre là en sécurité, respirer, réfléchir et chercher le bonheur, sans que quiconque puisse, par intérêt, les supprimer. Ces personnes s'étaient mises d'accord sur le respect mutuel dû à la vie et aux droits de chacun, et le Conseil était désigné pour veiller à ce que personne ne considère ses propres droits comme primant sur ceux d'autrui.

C'était là ce que Melchior avait appris de son père, qui reposait maintenant au-delà de la porte des Forges, dans le cimetière situé derrière la chapelle Sainte-Barbara, et Melchior suivait toujours, en tout point, l'enseignement paternel. « Dans l'âme

d'un assassin bouillonne le poison. L'assassin est quelqu'un qui a franchi les limites fixées par Dieu. Redoute-le, tiens-le pour ton ennemi et l'ennemi de Dieu, et que tous les saints te viennent en aide. » Telles avaient été les paroles du père de Melchior, que ce dernier avait faites siennes. Il n'avait jamais accusé les innocents, les infirmes ou les miséreux qui n'avaient tué que pour défendre les droits que Dieu leur avait octroyés. Il n'avait jamais accusé les femmes qui, pour sauvegarder leur honneur, avaient tué leur agresseur, ni ceux qui avaient tué un voleur en défendant leur bien, ni... ni ceux qui avaient tué pour se venger d'une injustice. Au-delà de la justice des hommes, il y avait encore celle des forces célestes, devant laquelle nous comparâtrons tous un jour.

En ce beau matin du mois d'août, Melchior eut le chagrin d'apprendre que la veille, à Marienthal, l'âme du marchand Laurentz Bruys s'était séparée de son corps et, sans aucun doute, était montée vers Dieu, escortée par les anges.

C'est Michel, le compagnon du maître d'armes des écuries, qui avait annoncé la nouvelle rue du Puits. Les chevaux de la ville étaient abrités dans les écuries, mais les poulains étaient gardés dans un manoir aux confins du territoire de la ville, et c'était non loin de ce lieu qu'on commençait maintenant à construire le monastère Sainte-Brigitte, là même où Bruys, ce marchand respecté, venait de mourir. L'annonce en avait été faite le matin même par un palefrenier qui ramenait deux poulains aux écuries.

Melchior n'aurait pas dû s'en étonner, car s'il y avait parmi les vénérables citoyens de la ville quelqu'un chez qui tous les signes montraient qu'il atteignait le terme de sa vie terrestre, c'était bien Laurentz Bruys. Il en ressentit pourtant de la tristesse, se signa et murmura tout bas :

« Que tous les saints le bénissent, maintenant qu'il se tient à la porte du Ciel. Sans nul doute, Dieu verra à quel point cet homme a souffert injustement sur la terre. »

Laurentz Bruys était vieux, très vieux. Si vieux que ses jambes ne lui permettaient plus de marcher, et qu'on le voyait souvent, en ville, assis sur une chaise portée par ses serviteurs. Il y avait plusieurs mois de cela, il avait aussi perdu la parole, et Melchior savait que c'était là une indication certaine de l'approche de la mort. Mais ce n'était pas la raison de sa réputation dans la ville. Dans son dos, les moqueurs l'appelaient parfois saint Laurent,

et on racontait que ses associés en affaires, à Lübeck, étaient remontés contre lui, car ses manières de faire les ruinaient.

Mais le fil des pensées de Melchior se rompit lorsqu'apparut le bailli du Conseil, Wentzel Dorn, qui arrivait de Saint-Nicolas et répondait aux salutations respectueuses des passants en hochant la tête d'un air maussade. Le bailli, qui commençait à grisonner, incarnait aux yeux de beaucoup de personnes la justice à Tallinn, car il remplissait cet office avec conscience, fidélité et loyauté depuis une bonne douzaine d'années. C'était un homme sérieux, qui riait rarement, et par là l'exact opposé de son ami l'apothicaire, que son âge n'empêchait nullement d'éclater à tout moment d'un rire enfantin. Parfois, Melchior se demandait si ce n'était pas sa fonction qui avait rendu Wentzel Dorn aussi renfrogné. S'occuper année après année de voleurs, de violeurs, de brigands et autres assassins, les condamner, les faire torturer et exécuter, n'était-ce pas là trop dur à supporter pour l'âme d'un seul homme ? La semaine passée, par exemple, Dorn avait fait enchaîner au pilori et fouetter un voleur suédois originaire d'un des villages de la côte, mais l'homme avait rendu l'âme sous les coups. Melchior savait que son ami en avait été très affecté, car s'il s'était contenté de lui faire couper deux doigts en châtiment, l'autre serait sans doute toujours en vie. Après tout, le tribunal ne l'avait pas condamné à mort. Tout cela n'était pas pour rendre la vie du bailli plus facile.

Mais pour l'heure, Dorn venait une fois de plus de faire son apparition chez l'apothicaire, comme à chaque fois qu'un souci le tourmentait, car il n'y avait pas de meilleur remède à la mélancolie que d'échanger quelques mots avec un ami et de se ragaillardir en buvant de bonnes rasades de liqueur d'apothicaire. Il y avait certaines choses en ce monde, Melchior le savait bien, qui ne changeraient jamais.

Il fut d'autant plus étonné lorsque Dorn, avec indifférence, repoussa d'un geste son clin d'œil malicieux et son bonjour ; et quand Melchior tendit le bras sans commentaire vers la bouteille de liqueur, l'autre grommela :

« Non merci, mon ami, peut-être pas aujourd'hui.

– Oh oh ! fit Melchior, surpris. Messire bailli n'a donc à se plaindre d'aucune douleur aujourd'hui ? Ou peut-être a-t-il trouvé ailleurs en ville un meilleur remède ?

– Je ne suis pas d’humeur », répondit Dorn d’un ton hésitant. Puis il ajouta, comme pour s’excuser : « À mon âge, je devrais avoir pris l’habitude des annonces de décès, mais pourtant, ça fait toujours de la peine. Voilà pourquoi je n’ai pas le moral.

– C’est vrai, acquiesça Melchior. Moi aussi, j’ai appris la nouvelle ce matin. C’est vrai que cela fait de la peine de voir partir un citoyen honnête et pieux comme celui-ci.

– Tout à fait, renchérit Dorn. Et si soudainement encore, de façon tellement inattendue : on ne sait plus qui décide du sort des hommes. Est-ce toujours bien Dieu et ses saints, ou alors... » Il soupira et s’assit sur une chaise, dans un coin de la boutique.

« Le curé de Saint-Nicolas pourrait sans doute nous expliquer tout cela à loisir, reconnut Melchior. Enfin, en ce qui me concerne, je ne dirais pas que cette mort soit *inattendue* : après tout, ce n’est pas d’hier que les commentaires vont bon train à la Grande Guilde sur le testament de messire Bruys, et plus d’un marchand le trouve beaucoup trop généreux...

– Attends un peu ! grommela Dorn. Tu as dit messire Bruys ? Lui aussi est mort, alors ? »

Ce fut au tour de Melchior de dévisager son ami, après quoi il cligna rapidement des yeux et prit un air sérieux.

« Dieu tout puissant ! dit-il alors. Il y a donc quelqu’un d’autre.

– Grote, le commandant de Quad Dack, déclara Dorn. Il a dégringolé de sa tour la nuit dernière et il est mort sur le coup, entre les remparts.

– Il est tombé de la tour ? demanda Melchior, interloqué.

– Oui, par-dessus le garde-fou, sûrement depuis le chemin de ronde qui est aménagé au-dessus de ces voûtes de pierre. Il devait être soûl, car le cadavre puait la bière, et on a retrouvé dans la tour un tonneau, qui n’était pas petit. Il sera sorti marcher sur le chemin de ronde après avoir trop bu et il aura trébuché, je ne vois rien d’autre... »

Melchior observa attentivement le bailli. Il sentait que son ami avait encore quelque chose sur le cœur, mais il ne le pressa pas.

Dorn poursuivit. « Les gardes de la ville l’ont trouvé là-bas ce matin, ils ont d’abord cru qu’on l’avait battu à mort, qu’il y avait eu une querelle, mais son corps ne portait aucune trace de coup, il n’y avait que son front qui était ensanglanté et écorché ; il était sur le dos, les yeux tournés vers le ciel, avec quelques os qui lui

sortaient du corps, comme toujours quand quelqu'un tombe de haut, n'est-ce pas, mais... » Le bailli se tut un moment et claqua la langue ; Melchior ne disait rien.

« Pourtant... reprit Dorn, il avait le visage d'un homme terrifié, rendu fou par la terreur. Je n'ai jamais vu pareille expression sur un mort. D'habitude, ils ont un visage apaisé, et un peu figé, tu vois ce que je veux dire. Mais Grote... c'était comme s'il avait vu un spectre.

– Un spectre ? demanda Melchior en s'animant. Quel genre de spectre ?

– Je n'en sais rien. Je veux dire, comme s'il avait vu un esprit, ou des démons. Il avait le visage raidi par la peur, et ce n'était pas l'effet de la douleur, j'en suis certain. Quand quelqu'un fait une chute pareille, la douleur est si intense qu'elle est impossible à supporter. Mais là, cette tête, cette bouche ouverte, ces yeux écarquillés de peur... quelle horreur ! Dieu miséricordieux !

– Très intéressant, dit Melchior. Incroyable. » Il se versa un verre de liqueur qu'il avala d'une seule gorgée. Dorn le dévisagea et grommela pour finir :

« Verse-m'en donc une aussi ! Une bonne rasade ! »

Melchior s'exécuta, puis il se mit à raconter :

« Dans la journée d'hier, Grote est passé ici, comme cela lui arrive de temps en temps. Il avait la mine défaite, et je me suis dit que c'était sans doute à cause de la bière qu'il avait bue la veille, car il en portait l'odeur sur lui. Il a payé pour deux timbales de cette même liqueur, mais il paraissait tracassé par quelque chose. Je ne peux pas dire que nous ayons été amis, mais il nous arrivait de nous rencontrer ici ou là, parfois à la taverne chez les sœurs, et une fois, un automne, il m'avait recommandé un bon maçon estonien, qui avait travaillé dans la cour du couvent, et j'ai été très satisfait du mur qu'il m'a construit, sur l'arrière de la maison. Quoi qu'il en soit, il avait visiblement quelque chose sur le cœur, et s'il ne disait pas grand-chose, il donnait l'impression de vouloir me poser une question. J'ai un peu parlé pour ne rien dire, je lui ai demandé des nouvelles de la santé de ses fils et ainsi de suite, nous étions seuls dans la boutique. Et puis... » Melchior cligna rapidement des yeux et secoua la tête. « Cela semble incroyable, mais c'est la pure vérité, comme il ne disait toujours rien et qu'il demeurerait prostré dans son coin, j'ai dû lui dire qu'il

avait la tête de quelqu'un qui a vu un spectre. En entendant cela, il a eu l'air saisi d'effroi.

– D'effroi ? fit Dorn.

– Précisément, par saint Victor : il a sursauté et manqué de renverser sa timbale, puis il m'a regardé avec des yeux remplis de frayeur, il a marmonné quelque chose d'incompréhensible. Il a bu ensuite sa liqueur en vitesse et m'a déclaré qu'il avait à faire chez les dominicains, après quoi il est parti.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda Dorn.

– Qu'il avait l'air de quelqu'un qui a vu un spectre, que moi, pauvre imbécile, je le lui ai fait remarquer, et qu'il a pris peur, comme s'il avait *réellement* vu un spectre. Et maintenant, voilà que tu débarques et que tu m'annonces qu'il s'est tué en tombant du chemin de ronde, et qu'il a la tête de quelqu'un qui aurait vu un spectre ! »

Dorn soupira. « Ne prends pas chaque mot à la lettre. Cet homme-là buvait comme un trou, et s'il s'imaginait avoir vu quelque chose, c'était sans doute la boisson qui lui faisait apercevoir des démons. Au prêche aussi, chez les dominicains, ils ont parlé de cet homme de Dünamund qui ne faisait que boire, et boire, et qui n'allait plus à l'église... »

Melchior sourit. « C'était un sermon très instructif, dans lequel le prieur Moninger exhortait les chrétiens à moins boire, mais ce qu'il voulait dire, c'était peut-être aussi qu'il ne faut pas boire seul, mais en compagnie de ses amis, et de telle sorte que l'homme garde toujours du temps dans sa vie pour la parole de Dieu. Mais puisqu'il est question de cela, je me demande bien ce que messire Grote – que tous les saints veillent sur lui ! – pouvait bien faire chez les dominicains. Si j'ai bonne mémoire, il communiait toujours à l'église du Saint-Esprit, et je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu au prêche à Sainte-Catherine. »

Melchior resta plongé dans ses pensées, tandis que Dorn dégustait la douce liqueur d'apothicaire et déviait la conversation sur messire Bruys, car le décès du marchand était pour lui une information plus neuve. Il connaissait bien Bruys, qui avait été un temps membre du Conseil, et Dorn se souvenait d'une discussion très agitée, à la Grande Guilde, qui portait sur la construction du nouveau monastère et au cours de laquelle les marchands en étaient presque venus aux mains.

« Oui oui, marmonna Melchior en guise de réponse, mais son esprit était ailleurs. C'est justement là-bas qu'il est mort, à cet endroit que l'on appelle Marienthal, où il était allé – s'était fait transporter, plutôt – en pèlerinage. Les écuries de la ville gardent leurs poulains dans un manoir proche, c'est pour cela qu'un palefrenier a pu transmettre la nouvelle. Toute la ville le saura avant peu, bien sûr. »

Laurentz Bruys était un vieillard très respecté, et sans doute l'un des hommes les plus riches de Tallinn. À ce qu'on disait, c'était lui qui avait donné le plus d'argent aux églises et aux hospices, et par testament il léguait de fortes sommes tant à Saint-Nicolas et aux dominicains qu'à ce nouveau monastère Sainte-Brigitte. Il faut dire qu'il n'avait pas de descendance...

Pour autant que l'apothicaire le sût, messire Bruys avait eu sept enfants ; seuls trois de ses fils avaient survécu au-delà de l'enfance. Toutefois, l'un d'eux avait péri accidentellement dans un incendie qui avait ravagé Tallinn, un autre était tombé aux mains des Vitaliens et avait été pendu, et le troisième était retourné en Allemagne dans des circonstances obscures, mais son père l'avait renié ; quant à sa seule fille ayant atteint l'âge adulte, on l'avait mariée à un homme de Riga, mais elle était morte là-bas de quelque maladie contagieuse. L'épouse du marchand était décédée elle aussi, et ce dernier avait vécu seul avec ses serviteurs, dans sa demeure de la rue Large. Melchior savait encore que si beaucoup de gens considéraient presque messire Bruys comme un saint, à cause de sa foi ardente et de sa crainte de Dieu, d'autres le détestaient, car il faisait partie de ceux qui voulaient à tout prix réaliser la construction du nouveau monastère préconisé par l'Ordre. L'apothicaire se rappelait aussi qu'il y avait eu, quelques décennies auparavant, entre messire Bruys et un autre marchand de Tallinn, Arend Goswin, une haine profonde, mais on prétendait qu'ils s'étaient par la suite réconciliés. C'était une histoire ancienne, dont on ne parlait pas beaucoup et qu'il valait mieux oublier. Les racontars étaient capables d'éclater avec une force terrifiante, mais ils pouvaient également, de façon aussi inexplicable, s'éteindre et disparaître. Ces dernières années, on ne parlait qu'en bien de messire Bruys, du moins tant que la discussion ne portait pas sur les projets de construction du nouveau monastère.

« Son testament, tu sais bien... » poursuivit le bailli. La liqueur d'apothicaire lui avait délié la langue. « Il n'a fait à ce propos aucun secret, il est arrivé un jour à l'hôtel de ville, a récité tout cela en présence de deux conseillers et l'a fait coucher par écrit par un notaire.

– Oui, je m'en souviens, nota Melchior. Il fait vendre sa maison et une part du produit va à ses associés à Lübeck, mais des sommes bien plus importantes vont aux sœurs de Sainte-Brigitte et aux églises de Tallinn...

– C'est vrai, il ne lui restait pas d'enfants en vie, et le fils qui était à ce qu'on dit devenu soldat, il l'avait renié – Thyl, c'était son nom. Il n'avait pas non plus de frères ou de sœurs vivants, il a donc dû tout faire mettre par écrit dans son testament. Je me souviens bien, il y avait beaucoup d'argent pour les deux hospices, pour les dominicains – à pleines poignées, comme on dit parfois –, et puis pour construire des routes, principalement pour la route de Marienthal. Et puis encore aux églises, pour des intentions de prière, des aumônes à Saint-Nicolas et au Saint-Esprit, et aux autres frères de la Grande Guilde qui font le pèlerinage de Compostelle en son nom...

– Est-ce qu'il n'y avait pas une ancienne et vilaine histoire à propos de ce Thyl ? » demanda soudain Melchior.

Le bailli fronça les sourcils. « C'est exact, maintenant que tu le dis. Mais c'était il y a tant d'années que j'ai déjà oublié. D'ailleurs, entre nous soit dit, le Conseil voulait lui aussi que cette histoire soit vite oubliée... En tout cas, elle n'est pas arrivée jusqu'au tribunal.

– C'est ce qui me semblait, marmonna Melchior.

– Qu'est-ce que ça peut faire, maintenant, soupira Dorn. Cela fait si longtemps, et personne ne songe à reprocher quoi que ce soit à messire Bruys – que Dieu le prenne en pitié. D'ailleurs, il n'a pas oublié non plus le Conseil dans son testament, puisqu'il a fait acheter à son intention, sur ses deniers, deux tonneaux de bougies de cire, et qu'il a réservé cinquante marks au tribunal, pour que justice soit toujours rendue conformément à la volonté de Dieu et selon la loi de Lübeck – ce sont les mots mêmes qu'il a dictés. Et je ne me rappelle pas tous les legs mineurs, mais je crois bien qu'il prévoit que dans la cour de sa demeure, là où ses serviteurs ont un logement à part, celui-ci doit demeurer, et que

les nouveaux propriétaires n'auront pas le droit de les chasser... et il y a également de l'argent pour les serviteurs. Un homme généreux, c'est sûr, un cœur noble, on souhaiterait qu'il y en ait davantage comme lui. Et sainte Brigitte, elle aussi, a été généreuse pour lui, à ce qu'on peut voir, puisqu'elle a permis qu'il meure en pèlerinage à l'endroit même pour lequel il s'était battu si vaillamment. S'il est permis de parler ainsi à propos d'un saint monastère.

– Oh, c'est bien permis, dit Melchior en souriant. À propos de ce monastère-ci, Sainte-Brigitte, c'est permis, il n'y a aucun doute là-dessus. Il s'en est fallu de peu qu'on sorte les épées et les arquebuses. Parfois – je te demande pardon, mon ami –, parfois il me semble que messieurs nos conseillers voient les choses de façon, comment dire, un peu étroite, et que dans leur tête ils en sont restés à l'époque où ils étaient encore jeunes. Il me semble, à moi, que Tallinn est devenue aujourd'hui une ville si grande et si riche qu'il n'y a pas trop, ici, de trois monastères.

– C'est bien possible, répondit Dorn. Personne n'a encore eu à pâtir de la présence d'un couvent. Non que je comprenne quelque chose à la règle de sainte Brigitte ni que je l'aie étudiée en détail... Mais si tout cela amène à Tallinn davantage de pèlerins, et non pas des scélérats ou des assassins, je n'y vois que du bien.

– Ce sera sûrement le cas, confirma Melchior.

– À propos, tu connais la nouvelle ? s'écria Dorn tout à coup. Quelque chose de bien, pour changer ! On raconte au Conseil que ce pirate, ce scélérat à qui j'aurais fait donner la roue sans traîner, ce Clawes Döck, qui avait dépouillé des marchands, ici, à Tallinn, et au sujet de qui des lettres ont été adressées aux seigneurs de Raseborg et de Lübeck – et que le Conseil de Visby défend avec obstination, n'est-ce pas : eh bien, cet assassin vient d'être arrêté à Abfors, et mis au cachot.

– Tout est pour le mieux, alors, marmonna Melchior.

– Pour le moment, oui. Il ne reste plus qu'à obtenir l'accord d'Erik, à Gotland, pour découper ce misérable en morceaux. Mais de nos jours le Conseil sait bien comment s'y prendre avec Visby, ce n'est plus comme dans le temps... »

À ce moment pénétra dans la boutique la femme du boucher, qui demeurait près de la tour d'Assauwe. Dorn la salua poliment et Melchior lui demanda avec intérêt si l'huile d'absinthe avait

fait de l'effet sur les vertiges de son honorable époux, sur quoi la femme s'écria que c'était comme si la Vierge Marie en personne avait béni cette huile, et elle pria l'apothicaire de lui en redonner sans tarder.

« Il est vrai que cela a toujours de bons effets, si on ajoute au mélange d'absinthe et d'huile un peu de corne broyée de sabot de jument, remarqua Melchior en s'approchant aussitôt de son mortier. Il ne m'en reste guère, mais j'en aurai toujours pour la bouchère ! »

Dorn prit alors congé de son ami, déclarant qu'il était temps pour lui d'aller retrouver les gardes de la ville et de s'enquérir si quelque méfait n'avait pas été commis.

